

Histoire de Niko :

J'ai souvent rêvé de choses qui ont fini par arriver, même s'il y avait, bien entendu, quelques différences de forme entre ce que j'avais entrevu et ce qui se passait. Voici un trait qui distingue ma famille ; mes ancêtres, aussi loin qu'on s'en rappelle, avaient eux aussi cette capacité de percevoir, par le canal du rêve, ce qui survenait d'important, soit pour nous, soit pour le monde. Curieusement, ça se donnait par les femmes ; les hommes rêvaient mais ne transmettaient pas, tandis que les femmes rêvaient et transmettaient à leurs enfants.

Ce n'était pas un cadeau, car les choses vues étaient parfois terribles. Le Malpasset, par exemple, qui fut un barrage : une des femmes de ma lignée, au siècle dernier, rêva d'une maison dans laquelle l'eau montait avec violence. Bruits de panique, cavalcades dans les rues, les murs craquent, les toits sont emportés par la vague. Le lendemain, ils avaient appris la rupture du barrage, et la vallée nettoyée.

Sa nièce rêva, quant à elle, d'une tour d'acier et de béton qui s'effondrait sur elle-même, au milieu d'une pluie de débris miroitants, tandis que le sommet faisait torchère ; une image qu'elle associa, elle aussi, à celle de la Maison-Dieu dont a parlé Lucas. À la même heure, une cousine faisait le même rêve, et mourait d'une crise cardiaque après l'avoir raconté à son magnétophone. Trente heures plus tard, le World Trade Center se désagrègeait, et toutes les télévisions du monde montraient la Maison Dieu en action dans un petit coin de notre planète. Je mets cette scène, ce brasier terrible, après lequel tout a changé, en rapport étroit avec l'image du dirigeable *Hindenburg* en flammes, qui fut l'événement d'ouverture de la seconde guerre mondiale. Quand on remonte dans le temps, on rencontre une troisième figure, une troisième lame de notre tarot à nous, les humains d'occident, qui est celle, juste avant la première guerre mondiale, du *Titanic*, dont la puissance suggestive et l'effet oraculaire autorisent le rapprochement avec les deux autres cartes que sont le gratte-ciel et le Zeppelin. Ce fut, là encore, l'occasion pour d'anciennes femmes de ma lignée de se distinguer par leur pouvoir de capter ces grands pivots autour desquels bascule, de temps à autre, une civilisation, avec ses rêves et ses mythes.

Pour ma part, j'ai plutôt été épargné par les mauvaises nouvelles ; je n'ai jamais vu de catastrophe, rien de phénoménal ne m'a jamais assailli. C'étaient plutôt des incidents de faible envergure. Le matin, je disais aux autres : son train aura du retard... Ensuite, ces trois ou quatre prémonitions vérifiées ne m'ont jamais été d'aucune utilité. J'ai traversé l'existence dans un monde où ce genre de mutation n'entraîne pas nécessairement une capacité accrue de survie, vous le savez ; ça ne m'a pas enrichi, par exemple.

Mon seul exploit est d'avoir participé à la résolution d'une énigme, et, par la même occasion, d'avoir soulagé une morte ; c'est à dire, en l'espèce, un fantôme.

Il y a trente ans, j'avais été invité chez des amis, dans un appartement situé dans le rez-de-chaussée d'une grosse bâtisse construite et décorée dans un style rococo, qui donnait sur un petit parc avec des rosiers. Il y avait, à côté de cet appartement, un ensemble de pièces vides, assez vastes, d'une facture plus

classique, qui avaient autrefois fait partie de la maison, mais qui, pour une raison que j'ignore, avaient été isolées par une solide cloison ; depuis, tout était resté abandonné. Mes amis qui logeaient ici venaient juste d'avoir la possibilité d'acquérir cette partie délaissée, et, avec l'architecte, ils avaient découvert qu'il existait un chemin pour y aller depuis chez eux sans passer par la rue, sans même avoir à démurer la double porte de communication qui avait été condamnée en même temps que les fenêtres de cette « maison d'été » comme elle était nommée sur les anciens plans.

Il fallait ouvrir un placard au fond d'une chambre ; ensuite, on grimpait un escalier en colimaçon très raide et très étroit, qui menait à un réduit encombré de malles ; là, ils avaient descellé ce que tout le monde croyait être une trappe d'aération, et qui était une fenêtre aveuglée donnant dans une grande pièce, un des salons d'apparat de la partie abandonnée.

Il y avait, dans ce réduit, une échelle en bois. On prit une lampe-torche, on installa l'échelle, et je fus désigné pour descendre en premier, puisque, c'est notoire, je suis l'aventurier.

De l'autre côté, la fenêtre était inscrite dans un médaillon rococo, noir de vieille poussière ; les deux battants, si nous avions pu les refermer et les regarder d'en bas depuis la salle, auraient disparu dans le mur, camouflés par une peinture à la Boucher, avec des angelots joufflus et roses, des rubans de soie qui volent. On pense que cette fausse fenêtre permettait de regarder dans la salle de bal sans se faire remarquer ; il y avait des trous qui avaient été colmatés par du mastic, des trous pour épier. En somme, cette chambre haut-perchée était ce qu'on appelle une volière, où les jeunes filles viennent épier les cavaliers, et ne se privent pas de commenter.

Je m'engageai sur l'échelle. Évidemment, un des barreaux craqua, et je me cassai la figure en bas. Je n'avais pas la torche, qu'une personne avait gardée là-haut pour m'éclairer pendant la descente ; c'était une chance, car elle aurait pu se briser. Je me relevai dans cette pièce noire, immense, et je demandai la lampe. On essaya de me la donner en se penchant par dessus bord ; je grimpai à sa rencontre, tendis les bras pour l'attraper, mais le barreau sur lequel je m'étais cassé à son tour, et me renvoya au tapis, avec la lampe qui, dès ce moment, comme il fallait s'y attendre, refusa de fonctionner.

Il nous fallait donc aller chercher une autre lumière... En attendant, nous étions tous dans le noir. Surtout moi ! Parce que, si les autres, là-haut, étaient ensemble, faisant bloc, moi, tout seul en bas dans cette fosse, j'eus rapidement l'impression qu'on allait, d'un instant à l'autre, y lâcher un ours.

Il y avait des rongeurs. Je les entendais qui grattaient... On se parlait un peu au début avec les autres, mais à un moment j'ai demandé le silence : je venais d'entendre une galopade au loin ; ça fuyait dans tous les sens. Les souris se carapataient, il y en avait même qui me rentraient dedans maintenant, et... comment dire ? Elles fuyaient en éventail... Or, le bruit de leurs petites pattes qui dérapaient lors de leurs départs en catastrophe se rapprochait. Elles fuyaient quelque chose, un être totalement silencieux, qui, s'il fallait en croire toutes ces galopades, venait droit vers moi.

Un chat ? Mais là où un chat règne, il n'y a pas de souris. Et puis, un chat ne va pas droit sur un inconnu, il fait des cercles, il spirale, il se fait prudent. Jamais il ne va directement qu'à sa gamelle... Étais-je donc de la nourriture ? Étais-je une proie ?

Les rongeurs avaient filé, me laissant seul. J'ai appelé les amis, j'ai cherché l'échelle, mais je ne la retrouvai plus. Le silence était devenu une ouate sur mes oreilles, plus aucun écho ne se levait qui m'eût donné une distance, une position.

Alors j'ai paniqué. Ce qui venait pouvait être n'importe quoi : un guépard, un puma, un fou solitaire armé d'un grand couteau... Et je ne savais pas où c'était : à ma gauche, à ma droite ? Entre moi et l'échelle ? Je n'osais même plus tendre les bras, de peur de tâter un mufle, une mâchoire.

Et puis ça arriva... Je m'attendais à un grondement, à une odeur, à un souffle... Mais... Non, certainement pas à ce qui vint. Quelque chose m'enveloppa, me pénétra, et me poussa.

C'était froid, insinueux. C'était comme de la gelée, comme si je m'étais retrouvé dans une grande méduse glacée, et ça *poussait* en me traversant. Il faisait noir, je gargouillais de peur abjecte, impuissant, livré à je ne sais quoi d'immonde et d'inconnaissable.

Mon instinct me disait de surtout ne pas bouger ; mais de toute façon, je n'aurais pas pu... Alors, il y eut près de mon oreille gauche une sorte de grognement grincheux, un cliquetis rapide, comme un sonar... et la source de ce bruit rentra dans mon crâne, s'y déplaça, sortit vers mon front, et s'éteignit... À nouveau il n'y eut plus que le silence, et quelques lambeaux de froid qui s'en allèrent. Le froid du caveau, les doigts glacés de la terre dans la tombe. On m'enterre au fond d'un trou humide, je reçois des pelletées de boue froide, on me jette une grosse pierre. Il y a une dalle qu'on remet en place pour faire couvercle au-dessus de ma fosse, et le noir devient encore plus noir, car il est plein de désespérance ; personne ne viendra jamais me délivrer, et mes bourreaux eux-mêmes sont partis pour toujours. Je me retrouvai dans la salle de bal.

Tout de suite après, sans me laisser le temps de me remettre, ça revint. Ça me traversa en chuintant avec ces cliquetis, ces terribles cliquetis qui font penser à l'écholocation d'un nocturne ; et ça me tira en arrière, comme pour me faire basculer dans le puits, et je n'arrivais pas à me rattraper à quoi que ce fut. Mes pieds, en reculant, ne rencontraient que du vide, j'allais tomber, je tombais ! Une robe virevolta, et je m'abattis dans des gravats qui me brisèrent le dos. La douleur me fit revenir dans la salle de bal, debout, immobile dans le noir, offert à mon danseur glacé.

Et ça continua, plusieurs fois de suite... Ça me contournait, puis ça me rentrait dedans pour me pousser ; et moi, comme un lapin dans les phares, passif, l'esprit au bord de la folie, j'écoutais cliqueter dans mon crâne. Ce spectre me poussait dans son antre.

Je sentais qu'il arriverait un moment où je ne pourrais plus jamais ressortir du puits que je voyais en surimpression de ma terreur. Je me mis en boule, accroupi ; l'autre planait au-dessus, je sentais des choses froides qui me palpaient le cou, les cheveux, les épaules, et toujours, toujours cette poussée ; comme lorsque vous traversez une rivière à pied, et que l'eau veut vous entraîner. Au bout d'un moment, cependant, cela s'arrêta et ne recommença plus. C'était fini. Où avais-je été amené ?

Je suis resté pelotonné dans le noir à grelotter au fond du puits ; en même temps, je me liquéfiais de terreur au milieu de la salle de bal. Je ne voulais surtout plus bouger. Je n'entendais plus rien, il était parti, le monstre, mais je ne voulais pas faire de bruit. Et s'il revenait ?

Les volets du jardin étaient fermés. Il devait y avoir de grands rideaux tirés devant, aucune lumière ne passait, rien ! Et j'avais tellement peur d'émettre le moindre son que je n'osais pas même avaler ma salive.

Un petit gratouillis que j'entendis me fit bondir de terreur ; mais c'étaient les souris qui revenaient. La valse était finie.

J'étais vivant. Presque fou, agité de tremblements de plus en plus trépidants qui me firent tomber et ramper, touchant des choses que j'imaginai momifiées ; mes doigts se rétractaient à leurs contacts. Je me redressai à quatre pattes, tournant sur moi-même pour tenter d'apercevoir quelque chose, et alors il y eut une rumeur, et une lueur, là-bas au loin sur ma gauche.

Les autres revenaient avec une lampe, mais par un autre chemin, dans un grand couloir aux échos caverneux. Je les regardais avec avidité, puis finalement je les appelai, je me mis debout et j'allai à leur rencontre en titubant.

Je fis trois pas, vous entendez ? quand je me cognai contre un miroir, contre un fichu miroir immense avec un cadre doré qui se mit à luire dans l'ombre, à révéler ses splendeurs des nuits de fête, à mesure que les autres, dans mon dos, se rapprochaient. J'étais en train de contempler leurs reflets.

« Mais comment es-tu arrivé jusqu'ici ? »

— Et vous, d'où vous sortez ? Et où est-ce que je suis ? »

Personne ne comprenait rien... J'avais, à ce qu'il paraît, sangloté et appelé jusqu'à ma mère, au point qu'une des personnes qui étaient restées sur le balcon était partie à tâtons chercher du secours, croyant que je m'étais cassé quelque chose en tombant de l'échelle. Elle avait rencontré l'architecte qui revenait avec une lampe à pétrole, accompagné d'un domestique chargé d'un escabeau. Le temps de descendre, j'avais disparu, mais on m'entendait gémir et bafouiller au loin, dans une autre salle, puis dans une autre encore.

Vous vous rendez compte ? Moi qui croyais avoir été immobile, et silencieux ? Ils étaient partis à ma recherche en suivant le son et les traces dans la poussière.

C'était gigantesque ; en dehors de la salle de bal du début, il y avait tout un chapelet de pièces avec un grand couloir qui les desservait, et la pièce du fond où je me tenais, debout le nez sur le miroir, les mains appuyées dessus. De la poussière, des crottes de souris, des tentures, des plafonds à caissons, des moulures, des rideaux moisissés, des peintures, des meubles effondrés. Dans un coin, il y avait la statue d'un nègre en habit de soirée, avec des yeux de démon. Dans l'ombre, il se tenait tout raide, comme un vampire pétrifié. Il me regardait, avec un grand sourire de prédateur.

Dans mon souvenir, on n'ouvre pas les fenêtres ; la dernière vision que j'emporte de cet endroit calamiteux, est celle de ce grand miroir doré qui occupe l'emplacement d'un ancien passage – muré, là aussi... Je regarde mes mains et les reflets de mes amis, comme s'ils étaient dans le miroir et moi de l'autre côté, ou comme si j'étais enfermé dans le miroir, et eux, libres. Dans ma tête, j'entends encore les cliquètements du monstre qui passe, fantôme tirant ses chaînes, et je me sens comme un qui se noie, que la surface de l'eau sépare du monde des vivants qui bougent, là-haut sur la berge, insouciant et tant aimés que j'en ai l'âme ruinée de les quitter. Et je meurs. Puis je me suis réveillé.

Je me suis longtemps dit que ceci n'avait été qu'un simple rêve, jusqu'à ce que, dix grandes années plus tard, j'en reçoive le plus éclatant démenti.

Il y a vingt ans, j'avais à faire sur les forages du Golfe du Mexique, et j'en avais profité, lors d'un congé, pour aller rendre visite à des amis qui vivaient dans la banlieue de la Nouvelle-Orléans. Ils venaient juste d'acheter un appartement à rénover, situé en lisière d'un vieux quartier du centre-ville, un endroit très touristique, piétiné par une foule perpétuelle qui promène là ses bedaines et ses caméras, reluquant les baraques au milieu d'un tintamarre de musiques diverses, aggravé d'une profusion d'odeurs de bouffe à vous couper le souffle, littéralement. Un endroit qui ne dort jamais, un bazar où je n'habiterais pour rien au monde. Je me souviens que les flics y patrouillaient à cheval, remontant les cohortes de touristes, évidemment inattentifs, qui soudain se retrouvaient nez à nez avec les bêtes ; beaucoup glapissaient d'effroi et bouscullaient leurs voisins pour s'écarter. Mon dieu un cheval, quelle horreur une bête sauvage !

Les travaux n'avaient pas commencé lorsque j'arrivai. Mes hôtes n'étant pas en vacances, je passais mes journées tout seul, à visiter des musées, à voir des tas de trucs et de machins. Chaque soir, je rentrais en banlieue.

L'après-midi du troisième jour, j'étais allé consulter d'anciens plans pour voir comment avait évolué l'endroit où Robert et sa femme Jeannette avaient l'intention de s'installer. J'appris ainsi que leur futur quartier avait été loti et habité depuis quasiment la fondation de la ville. Je fis quelques photos des deux ou trois plans qui m'intéressaient, puis je partis rejoindre mes amis qui voulaient me montrer, ce soir-là, leur chantier. Il y avait un architecte avec eux quand je les retrouvai. Un copain à eux, un certain Zimmermann d'un cabinet célèbre.

Je vois que je vous nomme les gens qui sont dans ce souvenir ; c'est là mettre le doigt sur une des grandes différences entre les rêves et la vie éveillée : dans les rêves, les gens n'ont pas souvent un nom.

La maison était une bâtisse qui avait été retouchée pour la dernière fois dans les années trente du siècle dernier. L'ancienne propriété avait été divisée en trois lots, et celui où mes amis habiteraient faisait un L, leur appartement en rez-de-chaussée étant dans l'angle du L : une moitié sur la rue, l'autre partie sur une cour. La portion sur cour était la plus moderne, puisqu'elle était de la fin dix-neuvième. Pour y accéder, ce n'était pas pratique : figurez-vous qu'il fallait sortir dans cette cour, justement ! On ne pouvait pas passer d'une branche du L à l'autre en restant dans la maison. Les amis avaient donc prévu de remédier à cette bêtise en faisant creuser un passage, et l'architecte était venu faire des relevés.

Cette aile, dans la cour, abritait à l'origine deux logis, plus une espèce de débarras tout au fond, qui avait pu servir de remise à une carriole. Les trois parties avaient ensuite servi d'entrepôt pour un magasin, et, pour ce faire, les anciens propriétaires avaient percé quelques cloisons pour disposer d'un espace continu sans devoir tout le temps sortir dans la cour pour passer d'un local à l'autre. Je me souviens, et pour cause, d'un petit cabinet de toilette, derrière le débarras, dans lequel il y avait un lavabo avec sa glace, et surtout un vieux tub tout à fait extraordinaire, au fond duquel gisait la dépouille disloquée d'une souris morte.

L'architecte avait décidé de commencer par mesurer le plus compliqué : il avait pris les cotes du débarras, du cabinet de toilette et du couloir, et s'affairait à présent dans la grande chambre. Il continuerait ensuite par l'appartement côté rue, jusqu'à une bonne bouteille de vin qui attendait devant un repas froid : bougies parfumées, cuisine cajun, tout le monde assis sur des caisses.

J'étais resté dans le cabinet de toilette pour me rafraîchir car il faisait très chaud. Je cherchais une serviette pour m'essuyer la figure et mon regard se porta sur mon visage dans le miroir. Il n'y avait pas de lumière dans le cabinet ; seule une ampoule qui pendait dans le fond du couloir m'éclairait le profil gauche.

J'entendais des voix confuses qui résonnaient dans la pièce à côté. Puis quelqu'un poussa un grognement que l'écho renvoya dans le vieux tub, comme si une personne s'était cachée dans le siphon et ronchonnait soudain, me faisant sursauter. Il y eut alors dans ma tête un petit déclic ; une loupiote se mit à clignoter sur mon tableau d'alarme personnel. Un simple malaise, rien de plus, et sans cause apparente ; ça clignotait, c'est tout. J'eus envie d'aller retrouver les autres, de quitter ce cagibi moisi dans lequel je commençais à croire que quelqu'un regardait, par dessus mon épaule, dans le miroir.

Je revenais dans le couloir lorsque l'architecte sortit d'une porte et me croisa, l'air intrigué, son mètre à la main. Je me retournai pour le regarder, et ma petite lumière clignota plus rapidement, toujours sans aucune explication. Mais quelque chose de bizarre se produisait et grossissait, j'en avait la certitude.

L'architecte vérifia une cote dans le cabinet, se redressa et annonça à mes amis qui arrivaient : « Il manque de l'espace. Cette cloison est double. C'est à dire que vous avez là une cloison à double fond. Du diable si je sais pourquoi... » Je revins devant le miroir. L'architecte reprit : « Il y a un petit réduit planqué entre ici et le débarras de la cour. Regardez sur le plan, il manque la longueur d'un bras. Ça n'est pas normal. Il y a quelque chose de caché, là-derrrière » et il tapota sur la glace...

Tout me revint à l'esprit. Je dis : « C'est étrange... J'ai fait un rêve, il y a longtemps, dans lequel il était question d'un miroir et d'une pièce cachée juste derrière. Dans mon rêve, c'était un fantôme qui m'avait amené devant le miroir... Peut-être qu'il y a une tombe de l'autre côté, dans la cachette ? »

Il y eut un grand silence ; mon visage dans la glace était calme. J'étais un peu étonné de ma réflexion, je ne croyais pas vraiment avoir reçu un appel, jadis. Ce n'était pas du tout raisonnable... Mais, indéniablement, un contact s'était établi entre le rêve ancien et la situation présente, et les quelques analogies que ce contact suggérait m'avaient poussé à proférer cette phrase étonnante, qu'il y avait peut-être une tombe dans le réduit occulte. C'est probablement ainsi que parlent les prophètes ; ils s'expriment, simples automates, et passent pour des idiots.

Mes hôtes et leur copain architecte éclatèrent de rire. On me regarda comme si j'étais un sacré farceur. Moi je souriais, honteux cependant, au point d'en transpirer. Zimmermann reprit son sérieux avant les autres. « C'est une éventualité, monsieur Le Gall » me dit-il. Il remballa son mètre. « Mais il se peut aussi qu'il y ait, pourquoi pas, une cachette avec des objets volés, tout simplement ? L'histoire locale est un peu compliquée...

— En tout cas, voici de l'espace bienvenu, annonça mon ami ». Puis il se tourna vers sa compagne : « De quel côté ferais-tu sauter la cloison, Jeannie ?

— Côté débarras. Ici, c'est suffisamment large pour y faire ce que l'on prévoit. Mais l'on n'a jamais assez de place pour entasser toutes ces fameuses petites choses dont il est interdit de se séparer. N'est-ce pas ? dit-elle en se tournant vers l'architecte.

— Je vois ce que vous voulez dire... Abattez donc cette cloison extérieure, c'est une bonne idée, et vous, monsieur le Français, il vous faut du vin ! Finissons donc rapidement nos relevés, afin d'abréger les souffrances de votre invité qui sent des fantômes dans la vieille demeure. Mais je croyais que c'étaient les Anglais qui en voyaient partout. Les Français s'y mettent aussi, maintenant ?

— Les Anglais ont une tradition, répondis-je, mais les Français ont des antennes. Nous avons moins de fantômes, mais ils ont du corps, si je puis dire. Tenez, puisque je raconte vraiment n'importe quoi, je me propose de persister dans ces bonnes dispositions, et, pendant le repas, je vous raconterai mon histoire ? »

Là, j'eus du succès. « Vous êtes décidément très romantiques ! » Mais j'avais du mal à sourire : et si c'était vrai ? Car il y avait une coïncidence de signes. La compilation des expériences familiales suggérait une possibilité assez troublante... Quoi qu'il en soit, au dîner, je pus raconter mon rêve, et l'on en fut impressionné ; j'en ris un peu, on en rit avec moi, et la soirée fut très gaie. Robert et Jeannette pensaient à une cache de receleur, et n'en démordaient pas ; moi, je ne pensais plus, et l'architecte Zimmermann me regardait ne pas penser.

Après quoi mon séjour se poursuivit très agréablement. Puis, l'avant-dernier soir, après le repas, voilà que mon ami me prit à part et m'annonça qu'après avoir bien réfléchi, mon idée de cadavre n'était pas forcément à exclure, et qu'il avait d'autres raisons pour n'avoir pas envie de faire abattre ce mur par des ouvriers.

« Imagines qu'au lieu d'un squelette, il y ait des bons au porteur, des bijoux, que sais-je ? Une cache de voleurs... Cette ville est assez cupide par moments. Tu vois ? Un des ouvriers va donner un coup de fil, et voici la rumeur, des histoires qui se propagent... Je ne tiens pas à ce que cette maison attire l'attention. Et bon, un petit peu d'or en douce, ça ne fait pas de mal, exact ?

— Et si c'est un squelette ?

— Ah mais raison de plus ! La police, ce serait déjà beaucoup, mais ça reste gérable... Tandis que des ouvriers qui vont se répandre dans les pubs en racontant partout je ne sais trop quoi, je n'y tiens pas. Une maison où il y a eu un mort, il y aura toujours des gens pour répéter qu'elle est maudite, et il y en aura des centaines pour le croire et le répéter encore. N'importe quel agent immobilier te le dira : cachez le cadavre et n'en parlez qu'aux flics. Et encore !

— À ce point-là ?

— À ce point-là. Donc, je te propose ceci : on dit à Jeannie qu'on va faire une petite virée en ville, entre mecs ; elle comprendra à demi-mot ce qu'elle voudra comprendre, on s'en fiche ; et nous, pendant ce temps... J'ai des outils dans le garage, on les embarque et on y va. Tu marches dans la combine ?

— Et on prend une bouteille de rhum ? Entre mecs !

— Entre mecs, et on prend une bouteille de rhum ! »

Cette équipée ne me disait rien du tout. Mais un bon copain ne se défile pas quand les ennuis pointent le groin. Je n'étais pas fier, mais j'y suis allé. Lui, il frétillait, il pensait sans doute à des doublons, à des colliers de perles, à Dieu sait quoi de scintillant. Je ne fis aucune remarque. Je ne tenais pas à gâcher une si belle humeur ; qu'au moins l'un des deux s'amuse, n'est-ce pas.

On fit comme ça. Arrivés au chantier, on dit aux voisins qu'on allait faire un peu de bruit pendant vingt minutes, qu'on cassait une cloison ; ainsi personne ne s'étonna de nous voir avec une masse, une brouette, des pelles, et nous nous retrouvâmes dans la remise, à la lueur d'une baladeuse, devant le fameux mur.

C'était une paroi de briques pleines, difficile à entamer. Robert l'attaqua en son milieu, à hauteur d'épaule, avec une pointe et un marteau. Il tapa longtemps avant de réussir à déloger la première brique. J'avais une petite lampe torche que j'introduisis dans le trou.

« Qu'est-ce que tu vois ?

— Le mur de ta salle de bains...

— Pas de tête de mort ?

— Non monsieur. »

On continua. Ce n'était pas très facile de déloger les morceaux, et l'on commença à faire gros bruit avec la masse. J'allais fermer le portail du débarras, pour plus de discrétion. Notre brouette se remplit peu à peu d'éclats, puis de briques entières. Quelques-unes tombaient dans le réduit de l'autre côté ; on essayait d'éviter ça dans la mesure du possible. Au bout d'un moment, Robert put se pencher dans le trou qu'on avait ouvert, et éclaira le sol.

« C'est recouvert de cailloux... Bon, on n'a rien abîmé, tout va bien »... Il se tortilla pour inspecter les côtés. « Sur la gauche, je vois une espèce de meuble en colonne avec des étagères, et... des boîtes de cigares, on dirait. Des chiffons, aussi... Une pioche... Et à droite... Il n'y a rien ». Il ressortit et s'épousseta. Une pioche ?

« Oui capitaine. Une pioche, pour enterrer tes morts. De toute façon, on grattera le sol, on verra bien » Il me fit un clin d'œil. « Un gorgéon de rhum pour donner du cœur aux hommes, s'il te plaît ! »

Je lui filai la bouteille et me penchai à mon tour... « M. Marsh & Sons. Mount...quelque chose ; Mounta...

— Mountaineers? C'est des Stogies. Des cigares, et ça ne date pas d'hier. Ils ne seront pas fumables. Mais il y a peut-être des trucs intéressants là-dedans... »

On agrandit le trou afin de pouvoir manœuvrer plus aisément, puis Robert s'insinua dans le local et ouvrit une boîte au hasard. « Des papiers. Il y a des chiffres en colonnes... Une comptabilité... Et c'est salement friable ! Les papiers sont tout jaunis ; on ne voit presque rien, l'encre est devenue marron ». Il me passa la boîte.

« Et dans les autres ? demandais-je.

— Papiers, papiers... papiers... encore des papiers... Ah ! Des trucs en verre. Fais gaffe avec celle-ci, ne la laisse pas tomber. »

Il me la tendit. C'était, dans un nid de coton rêche et jauni, deux douzaines de petites ampoules vert-bouteille. On ne voyait pas s'il y avait encore du liquide dedans. Je déposai la boîte dans un coin ; son contenu luisait dans l'obscurité. Allez savoir ce que c'était. De la drogue, peut-être. Quelle ambiance de pirates !

« Encore des ampoules... papiers à nouveau... on dirait tout à fait des petits registres de comptable. Ça n'est pas très passionnant.

— Ça date peut-être de la prohibition ?

— Va savoir... »

On cassa le reste de la cloison pour sortir l'étagère et l'installer dans la remise. Nous replaçâmes les boîtes à cigares sur leurs rayonnages, puis nous dégageâmes les briques restantes. On se retrouva devant le sol de la cachette, recouvert de gravats, les nôtres et d'autres plus anciens, noirs de vieillesse.

« La pioche ?... »

— Ouaip. Voyons s'il y a quelque chose là-dessous. De toute manière, il aurait fallu enlever ces pierres. La brouette est pleine ? On va dégager un coin et y entasser la blocaille. »

Je n'étais pas habitué à faire le terrassier par une telle chaleur. Nous étions tous les deux en nage, et, comme des imbéciles, nous avons oublié de prendre de l'eau avec nous. Pas question de carburer au rhum. Je me proposai pour aller chercher de l'eau dans le cabinet de toilette. J'allai dans l'appartement prendre la bouteille de vin de l'autre soir qui trônait sur une caisse, et revins la remplir au lavabo du réduit. Je me retrouvais à combien ? Dix centimètres de Robert ? De l'autre côté du miroir, je l'entendais qui piochait le sol. Des raclements sourds grondaient à travers la paroi ; les cailloux qu'il dégageait cliquetaient. J'entendais ses grognements quand une pierre un peu rétive résistait à l'arrachement. Je repensais aux sons du fantôme. « Crétin, arrête de te monter le chou ! »

Nous passâmes la demi-heure suivante à déblayer ; Robert décapait le sol, j'entassais les cailloux dans la remise. On intervertit les rôles. Je raclais pendant dix minutes ; le tas de caillasses montait, la fosse descendait. « On va peut-être s'arrêter bientôt, non ? C'est assez décapé pour que les ouvriers puissent couler une dalle, maintenant »... J'en avais marre. Je lui repassai la pioche.

« Sûr ! me répondit-il. J'enlève ce gros morceau pour égaliser et on arrête ». Mais le gros morceau ne se laissait pas faire. « Aide-moi, qu'on en finisse... »

À deux, on gratta autour du bloc, un gros sac de plâtre durci par peut-être un siècle d'humidité, dont l'emballage avait presque entièrement disparu.

« Passe derrière, je vais faire levier... Voilà ça vient, on va le rouler... Allez pousse ! Attention les pieds... Ouah, ça sent le caveau ! Eh, bien, qu'est-ce que t'as vu ?

— Y a un trou... »

Robert prit ma place et s'agenouilla pour enlever quelques gravats autour de l'orifice. « Il y a un bout de ferraille en travers qui devait retenir le plâtre, je vais essayer de le déloger, on verra bien ce que c'est... »

Il batailla quelques minutes avec le ciseau, me passant les caillasses à mesure qu'il les délogeait. Finalement, l'orifice fut assez large pour qu'on puisse y regarder. Robert, accroupi contre la muraille, se pencha et alluma la torche.

« C'est un puisard, et... Bon. Viens voir. »

Je me penchai à mon tour. C'était un puits maçonné de section carrée, qui descendait de trois ou quatre mètres. Le fond était boueux, parsemé de pierres, avec les restes d'un seau rouillé et un tas de grands chiffons avachi dans un angle. Du sommet de ce tas émergeait un gros galet marron.

Robert était allé chercher la bouteille d'eau, et buvait en s'étirant pour rétablir la circulation. « Ça devait servir à l'écoulement des eaux pluviales pour l'ancienne cour » me dit-il, en me passant la bouteille.

« Pas seulement, dis-je. Ça a aussi servi à autre chose.
— Quoi ? »
Je transpirais, mais j'étais blanc livide. Je fus obligé de m'asseoir.
« Désolé, vieux... »
Il se pencha et regarda mieux. « Oh merde...
— Chuis vraiment désolé, Robby.
— C'est un crâne ça hein ? Merde... Qu'est-ce qu'on va faire bon Dieu, qu'est-ce qu'on va faire ? Eh, mais le tas de chiffons, c'est... tu crois que c'est une robe ?
— Robert, oui. Je crois que c'est une robe.
— Une femme ? Ah les salauds ! Niko, mais t'es un sorcier ou quoi ?
— Mais non je ne suis pas un sorcier. »
Robert alla jusqu'à la bouteille de rhum et prit une longue gorgée.
« Niko. On va aller grignoter quelque chose chez un traiteur. J'ai besoin de voir la rue qui s'amuse. On mange, et ensuite, on raconte ce truc aux flics. Putain Niko, tu es un oiseau de malheur, tu sais ça ? »

Nous sommes partis manger un bout dans le quartier, au milieu des badauds, des calèches et des pitreries bêtasses qu'engendre le pittoresque bien exploité. On était là comme deux gros cornichons au milieu des glaces à l'italienne, des casquettes, des caméscopes et des odeurs de bouffe ; nous avions du mal à croire à ce que nous avons vu, et nous avions du mal aussi à croire en la réalité de tout cette foule qui passait la gueule ouverte et les yeux ronds. Tout était répugnant et obscène ; on était vraiment de mauvais poil.

Bon, je vous la fais courte. La police est venue, on a raconté ce qu'on avait fait, ils ont prit les papiers, les ampoules, tout le bazar.

Le surlendemain, je suis reparti sur mes plates-formes. Nous avons gardé le contact, et, six mois plus tard, ils en savaient assez pour me raconter l'histoire de cette pauvre fille. Elle avait été enlevée dans les années 1920 ; une adolescente dont le père, un politicien local, trempait dans des tas de saloperies.

C'était soit une rançon, soit une punition, je n'ai jamais su. Elle vivait dans une somptueuse demeure en dehors du centre-ville, au milieu d'un parc à la française. Sa chambre, ou plutôt sa suite à l'étage, communiquait avec le rez-de-chaussée par un escalier aboutissant dans une sorte d'antichambre qui ouvrait, par une porte camouflée derrière un miroir, sur la salle d'apparat... Je le sais parce que la maison existe toujours : c'est devenu une espèce de musée. J'ai même vu le plan.

Et c'est là que, selon les archives du journal local, une bande armée avait fait irruption une nuit, et avait enlevé la gamine. Deux domestiques avaient été abattus, ainsi que la gouvernante qui était morte contre ce même miroir en essayant de protéger la demoiselle. Une photo de la police montrait cette dame, à genoux, le front contre le miroir ; de part et d'autre de sa tête, deux taches claires au milieu des grandes éclaboussures dessinaient les mains, comme au pochoir. Au moment de sa mort, cette femme avait posé ses deux mains contre la glace ; dans le miroir, elle avait regardé la fin de sa vie, et Dieu sait quoi encore, puisque moi, de l'autre côté et des années plus tard, posant à mon tour mes mains dans les traces anciennes, je vis ce que je vous ai raconté.

Voilà toute l'histoire. Ces derniers mois, j'ai souvent rêvé de quelque chose qui semble être en rapport avec ce qui se passe ici ; et, lorsque j'ai vu la lagune pour la première fois, j'ai ressenti aussi une impression de déjà-vu, tout comme jadis dans la vieille salle de bain de mes amis d'Amérique.

Un dernier mot : quoi qu'il adienne dorénavant, je l'accepte. J'ai bien vécu et plus rien ne me retient. Je suis libre et léger. »

« J'ai une question, demanda Cécile. Ne croyez-vous pas que le corps de la jeune fille aurait été découvert quand même, avec ou sans votre intervention ? Puisque de toute manière, votre ami avait prévu de décapier le sol.

— Oui, la surface devait être entièrement retirée pour y couler une dalle. Mais non, nous avons creusé bien plus profondément qu'il n'était nécessaire. Et si nous l'avons fait, c'est bien parce que je voulais en avoir le cœur net, et parce que Robert soupçonnait des embrouilles, cherchait un trésor. Après tout, nous creusions dans une cachette, n'est-ce pas ? Nous avons donc enlevé des pierres sur à peu près deux pieds de profondeur, et c'est seulement alors que nous avons découvert le puisard. Vous pensez bien que des ouvriers auraient coulé la dalle sans gratter si bas... Il faut se rendre compte que ce rêve me taraudait. Robert m'a suivi dans mon décapage, pour des raisons à lui, mais le résultat est là : sans le fantôme du rêve, la fille restait en bas.

— Par conséquent, dit Arturo, le fantôme connaissait l'emplacement du corps, puisqu'il vous a préparé à sa découverte. Comment expliquez-vous ceci ?

— Je n'en sais rien, moi... Et puis d'abord, comment voudriez-vous que je le sache ? Je n'ai pas une grande habitude des revenants ; j'avais toujours cru qu'ils n'existaient pas. Du reste, je n'en ai jamais revu depuis.

— On ne peut pas tout savoir, conclus-je benoîtement. Des réactions dans le public ? »

Mais personne, dans les catacombes, n'avait de questions à poser. Niko entendit la rumeur de milliers d'êtres en train de ruminer cette histoire, et lui-même s'empressa de déguerpir du bon côté de la ligne pour échapper à la vague de pensées imprécises qui montait à l'assaut de ses barrières. Accepter que toute une légion vienne parler et bavarder à l'intérieur de soi est assez douloureux. On ne se plonge pas impunément dans une foule télépathe.

« Quelqu'un d'autre ? demandai-je. Primo, peut-être ?

— Passe devant, je te file mon tour. Allez, c'est à Lucas !

— Ouais, vive Lucas !

— Montre l'exemple, Lucas.

— Si c'est bien, on votera pour toi !

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir raconter ? Je ne suis pas prêt !

— Mais si, mais si. Moi je sais que tu es prêt, me dit Karine.

— Et comment tu sais ça, toi ?

— Parce que tu penses à une histoire, depuis tout à l'heure, et que je sais laquelle c'est... Quand tu t'es penché pour écouter dans la galerie, après l'histoire de Niko, je me suis penchée aussi. Et je t'ai entendu.

— Autant pour les secrets... Ça va devenir difficile d'en garder... Vous avez vu, elle écoute aux portes ! Tu n'as pas honte ? Concierge !

— Je ne l'ai pas fait exprès ! Et puis tu penses trop fort, là !

— Bon...

— Moi, je trouve qu'elle est très bien... Et je te donne l'autorisation de la dire... »

Sur ce, elle me colla un petit bisou, en public devant tout le monde, qui me propulsa dans les affres torrides du rougeoiement incontrôlable, et ça, c'est vache. Primo et Cécile étaient écroulés et se tordaient en me regardant. Ces deux-là, je le vis bien, commençaient à s'entendre comme larrons en foire. Si je ne réagissais pas, je deviendrais leur cible préférée, et ma vie serait encore plus compliquée. Enfin, au moins je n'ennuyais pas. Alors je commençai !

